

Fermer 

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation de cookies pour vous proposer des services et offres adaptés à vos centres d'intérêt. En savoir plus



la Diagonale de l'art

1.54 New-York, les galeries européennes à l'assaut d'un nouveau marché

Philippe Godin 22 mai 2020 (mise à jour : 22 mai 2020)



Aboudia, Sacrifice Pour les Departes, 2019, Acrylic, collage & oil pastel on canvas, 59 1/8 x 70 7/8 in, 150 x 180 cm, Courtesy Jack Bell Gallery

La grande foire d'art contemporain africain devait avoir lieu les 04 et 05 mai. Las, le COVID-19 est passé par là obligeant les organisateurs à annuler la manifestation. Ce grand rendez-vous des amateurs et collectionneurs s'est transformé en vaste salon virtuel afin de permettre aux galeries et surtout aux artistes de présenter leur production. Même si l'effet escompté n'est pas le même, le virtuel permet désormais de déambuler sur la toile comme dans les allées d'une foire.

Le cru 2020 s'avérait trop prometteur pour devoir attendre encore un an avant de découvrir de nouveaux talents et la confirmation de quelques valeurs sûres. Dans le paysage culturel confiné il était important de maintenir le cap et de montrer notamment que la voix de l'Afrique compte et s'impose de plus en plus au niveau international.

Au moment où la vieille Europe panse les plaies d'une pandémie venue d'ailleurs à un prix très fort et où le nouveau monde se replie dans des politiques aussi incertaines qu'incohérentes cette initiative relève d'une symbolique qui sonne haut et fort dans le milieu de l'art. Cela fait déjà quelques années que des galeries d'art et non des moindres se sont spécialisées ou ont ouvert leurs portes à des artistes africains ou de la diaspora.

On pourrait penser que c'est trop peu et même indécent au vu d'un continent qui recèle une quantité impressionnante de plasticiens déjà reconnus. Ce manque d'ouverture pourrait être pris pour de l'ostracisme à l'égard d'une Afrique diverse dont les artistes font preuve d'audace, d'engagements forts à travers des œuvres où la créativité est mise en avant. Contre toute attente des galeristes courageux, à la limite du militantisme, rendent plus qu'hommage à des créateurs hors-pair et l'Europe n'est pas en reste. Ces choix affirmés échappent à un certain entre-soi dans la mesure où ils ont majoritairement fait le choix de promouvoir des artistes émergents.

Artsy, site dédié aux ventes en ligne d'œuvres d'art contemporain héberge cette édition virtuelle. Cette plate-forme permet déjà à des galeries du monde entier de présenter le travail d'artistes rigoureusement sélectionnés. Cela permet donc de découvrir d'autres créateurs ou travaux des artistes exposés. On saluera ici les propositions de la galerie barcelonaise Out of Africa qui en quelques années se hisse au plus haut niveau de l'émergence africaine par des choix aussi brillants qu'éclectiques. Les deux galeries anglaises, Christian Sulger-Buel et Jack Bell, déjà habituées de ces foires poursuivent ce travail de déchiffrement avec brio. En France, Anne de Villepoix prend des risques incalculables mais pertinents en présentant des artistes hors normes. Outre-Rhin, Kristin Hjellergjerde impose des choix affirmés mais non moins séduisants. Enfin petite dernière en termes d'année de naissance, Afikaris, galerie en ligne mais pas que... présente quelques valeurs sûres de son catalogue.

D'autres structures telles que Nil Gallery à Paris, la galerie Ernst Hilger à Vienne en Autriche, 50 Golborne Gallery, The gallery of everything, October Gallery à Londres, l'Espace d'Art Contemporain sis à Fort de France en Martinique, Luce Gallery à Turin, Nuweland à Buren aux Pays-Bas.

OUT OF AFRIKA OSE LE ROSE









Marion Boehm - Bamilieke mask - 2020 - © Out Of Africa

Barcelone a toujours été une ville ouverte, ouverte sur le monde parce qu'ouverte d'esprit. Quoi de plus naturel pour qu'elle accueille la galerie la plus en vue, la plus exemplaire d'Espagne en matière de découvertes africaines. Située à Sitgès à la périphérie de la capitale catalane, elle promeut depuis maintenant 9 ans des artistes africains déjà confirmés et des talents émergents. Cette alternance se révèle à la fois constructive et dynamique dans la mesure où les expositions présentent des binômes d'artistes qui, sans forcément relever du même style ou médium, ont des corrélations thématiques ou chromatiques. L'éclectisme devient donc un choix pertinent, la confrontation plus subtile que frontale. On retrouve cet état d'esprit dans les choix pour 1.54 New-York avec une prédominance de notes florales, printanières et une élégance que ne démentent pas les toiles de l'artiste camerounais Anjel dont les personnages se la jouent « bogosse ». Anjel est incontestablement un maître de la critique « sapologique » africaine dans lequel le style l'emporte sur le jugement. Tel un arbitre des élégances il distille une vision acérée et précise dans le goût du détail de cette génération pour qui le goût du paraître se substitue à toute autre forme de pensée. L'artiste comme le propos s'avère être d'une grande subtilité. Mais deux autres artistes présentés par la galerie « Out of Africa » méritent une attention particulière. L'allemande Marion Boehm bien qu'allemande a passé de nombreuses années en Afrique du Sud et est totalement portée par ce continent, ce pays. Sur des fonds rose fuchsia très vifs se détachent des femmes portant des vêtements traditionnels et des masques tout aussi ouvragés. Le contraste est saisissant car deux mondes semblent cohabiter sans qu'ils s'opposent, celui d'hier avec son poids de rituels, d'histoire et celui d'une Afrique en pleine évolution. Cela résonne comme un manifeste à l'émancipation.







Anjel (Boris Anje), @africa is tomorrow, 2020, Acrylic and silk screen print on canvas, 160 x 140 cm, Courtesy OOA Gallery

Le nigérian Bob Fosa très impliqué au sein du « Protest Art Studio » à Lagos est un peintre dont les engagements se traduisent par des œuvres oscillants entre l'art brut et une naïveté quasi enfantine. Mais tout ceci ne serait-il pas qu'une apparence feinte, un retour à une forme de pureté quelque peu enfantine pour dénoncer des inégalités sociales criantes. Au Nigéria les différences de classes creusent des fossés béants entre les nouveaux riches et une grande partie de la population. Le trait paraît mal assuré, la composition pas plus assumée et pourtant ses personnages sont d'une puissante authenticité les renvoyant à leur condition sociale. Pour donner plus de vivacité au propos Bob Fosa n'hésite pas à utiliser du spray rose vif, celui d'une révolution des consciences.







Bob Nosa - Man-Woman - 2019 - © Out of Africa

Au passage on retrouve cet état de grâce propre à Evans Mbugua qui depuis quelques années est un porte-parole du positivisme le plus affirmé. Avec cet artiste kenyan l'Afrique se pare de roses et violets d'une grande luminosité. Il y a du mouvement, du fun et une façon d'aborder notre époque un peu détachée mais combien véhémement. Sa vie en rose...3 artistes, 3 approches 3 styles différents mais une volonté manifeste de repeindre la vie en rose, certainement la vie de demain. Le bonheur n'est jamais trop loin nous disent ces artistes.

Par ailleurs, Emenka Udemba, autre artiste nigérian démontre que la question identitaire est une source d'inspiration inépuisable. Ses techniques mixtes (acrylique et collages) appliquées à des personnages renvoient à la place de l'individu dans une société qui façonne les esprits selon des codes, des normes qui tendent à l'uniformisation.

LE FEMINISME S'INVITE CHEZ SULGER-BUEL





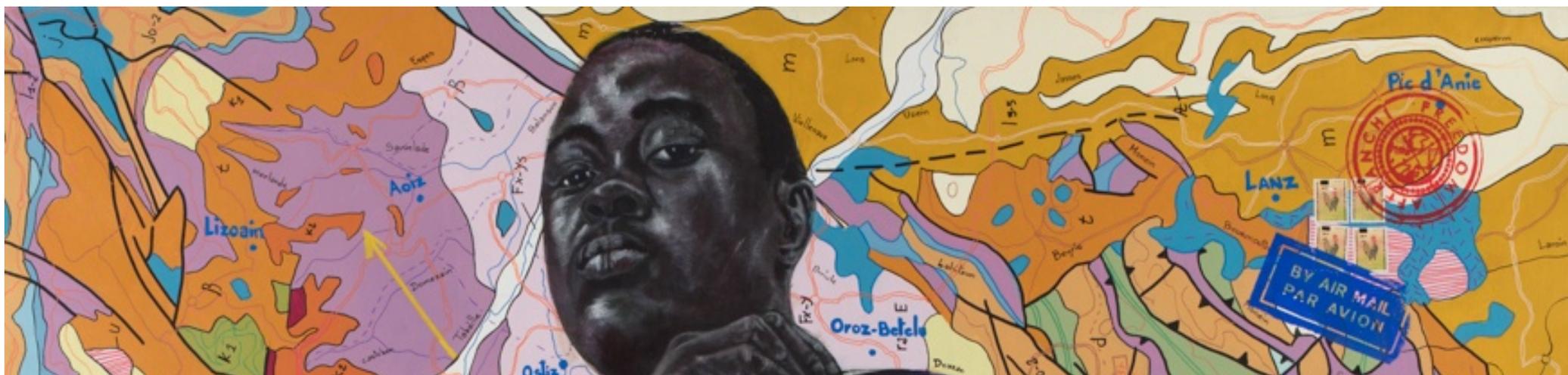


Péju Alatise, *In the beginning, Eve should have stayed in bed that day*, 2019, Wood, metal and granite stone cast plates mounted on 10mm Plexiglas, 201 x 300 x 18 cm, 79 1/8 x 118 1/8 x 7 1/8 in, Courtesy Sulger-Buel Gallery .jpg

Nos amis d'outre-Manche ont pris plus d'une longueur d'avance sur la France. Comme rappelé précédemment 5 galeries britanniques sont présentes pour cette édition de 1.54 confirmant une fois de plus que Londres devient la place majeure de l'art africain contemporain. Cette approche se révèle gagnante par des choix à

la fois audacieux et résolument dédiés à des artistes en passe d'assurer la relève. La célèbre galerie Sulger-Buel assure le show avec Péju Alatise qui est bien plus qu'une brillante plasticienne. Féministe déterminée son œuvre se révèle être un manifeste pour la libre circulation dans un monde riche de ses différences. Elle déploie textiles riches en couleurs sur des lances et des pagaies qu'une multitude de personnages chevauchent. Ces embarcations dont elle fait des allégories autant porteuses d'espoir que de liberté représentent le rêve de milliers d'africains pour qui la migration semble être la seule échappatoire à leur condition. En cela, le choix du textile où le bleu est prédominant n'est pas innocent. Bleu comme l'océan, comme d'autres cieux, comme l'espérance d'un beau voyage alors que la vérité est toute-autre. L'Europe comme les Amériques n'accueillent pas les étrangers les bras ouverts mais qu'en savent-ils ? L'artiste ne s'arrête pas là car elle fourmille d'idées et est toujours en recherche de nouvelles formes d'expression. De même que dans ses romans elle se plaît à croiser le destin de nombreux personnages, ici elle fait preuve d'une incroyable inventivité en jouant avec divers matériaux, avec ce souci permanent du contraste. «In the beginning, Eve, should have stayed in bed» se décline en deux versions distinctes (rouge et jaune). Composé de pièces plates et circulaires en bois, métal, granit montées sur plexiglas elle présente dans certaines d'entre-elles un personnage féminin en apesanteur et dans différentes postures. Autour les éléments sont peints dans des couleurs chatoyantes ou laissés à leur état brut. Énigmatiques, profondes ces deux propositions semblent être la transposition d'un rêve de pureté, d'un univers paradisiaque dans lequel la femme se sent protégée, à l'abri de toute agression. Une autre œuvre monumentale de 5,30 m de longueur forme une impressionnante mosaïque où les pièces assemblées peuvent être détachées. Utilisant des matériaux composites on y retrouve des personnages assis dont la fragilité rappelle que nous sommes tous vulnérables dans un monde en pleine mutation. Les motifs peints rappelant ceux des tissus africains contrastent avec la nudité de ces femmes et ces hommes face à leur destin. Péju Alatise est une femme qui a plus d'une corde à son art. Au Nigéria, elle a créé une fondation dédiée au développement des arts visuels où des plasticiens côtoient des citoyens venus également s'initier à des pratiques artistiques. Cette résidence a pour objectif de stimuler les vocations et de réconcilier l'art et la société. Comme pour la galerie «Out of Africa» il faut saisir l'opportunité de découvrir ce que Sulger-Buel défend avec véhémence. De Soly Cissé à Steve Bandoma c'est à un incroyable défilé de personnages que nous assistons. A eux seuls ils construisent de nouvelles mythologies africaines où l'humain dans toute sa dimension et son exubérance révèle que l'Afrique est plurielle, riche de ses différences. Plus proche de nous le jeune tunisien Slimen Elkamel s'affirme comme un porte-parole d'une génération d'artistes attachés aux libertés individuelles, à l'émancipation de la jeunesse. Ses œuvres fraîches et matures sont d'une étonnante séduction.

NKOT PLUS GRAND QUE JAMAIS







Jean David Nkoti, #THE CARPENTER OF THE SPACE#.COM, 2019, Acrylic on canvas, 160 x 140 cm. Courtesy Jack Bell Gallery .jpg

Cela fait déjà plusieurs années que Jean-David Nkoti poursuit son chemin avec opiniâtreté et un sens de la composition qui impressionnent par tout ce qu'il met de lui-même dans son travail. On pourrait croire que c'est un stakhanoviste de l'art tant sa production est importante. Quiconque le connaît sait qu'il a une énorme capacité de travail au point de faire mentir les adages. La quantité ne porte aucunement ombrage à la qualité. Bien au contraire sa production s'affirme chaque jour davantage pour atteindre un degré de perfection qui n'enlève rien au propos. Jean-David Nkoti s'est emparé du thème des migrations en évitant tous les poncifs habituels qui nous plongent dans une méditerranée meurtrière. Il travaille sur les consciences, sur le mental des immigrés eux-mêmes comme sur le nôtre. Il révèle les failles, les doutes et combat les préjugés, les mots qu'on pourrait entendre dans la bouche de tous les « Dupont la Joie » qui font et défont les réputations. Sur fonds de cartographies il rend un hommage appuyé à tous ces travailleurs anonymes qui construisent nos immeubles, nos routes, creusent des tranchées, balayent nos rues, ramassent nos ordures. Il met en scène des anonymes, des silhouettes athlétiques dont les traits du visage expriment une force tranquille, une résilience à n'être que des esclaves économiques souvent payés à bas prix. Aussi figurative soit l'œuvre elle contient sa part de mystère, un questionnement sur notre relation à l'autre. Qui sont-ils ces travailleurs ? Que pensent-ils de leur condition ? Souvent loin de leurs familles, de leurs racines comment vivent-ils ces exils ? L'artiste nous invite à entrer dans cette réflexion, ce débat qu'on nous a davantage imposé sur un plan politique parfois statistique alors qu'on devrait parler d'humanité. A ceux qui pourraient reprocher à Jean-David Nkoti d'avoir une approche académique, il faudrait répondre que savoir dessiner, composer, occuper l'espace relève de l'art et que toute représentation lorsqu'elle est pertinente appelle à décrypter le discours sous-jacent. De cet académisme l'artiste fait une œuvre plus contemporaine que certains artistes de la « branchitude ».







Aboudia, le peintre ivoirien présenté par la Galerie Jack Bell

La Galerie Jack Bell présente également Aboudia qui reste encore dans une filiation trop référencée à Basquiat. Il semble s'en affranchir timidement et cela ouvre des perspectives à un artiste qui devrait trouver sa propre écriture picturale ainsi qu'un univers qui lui soit propre. On sait combien le peintre New-yorkais a marqué les esprits et est un « modèle » pour de nombreux artistes africains. Il faut toutefois se libérer d'un héritage artistique qui a révélé la peinture afro-américaine et jeté des ponts entre les deux continents. Dans ses dernières toiles, Aboudia, revisite son univers avec une intensité, une profondeur, une esthétique qui oscille entre les arts premiers, l'art brut et une spontanéité qui les rendent plus intemporelles que jamais. Aboudia est un passeur dans le sens artistique du terme, celui qui transmet le message de générations en générations.

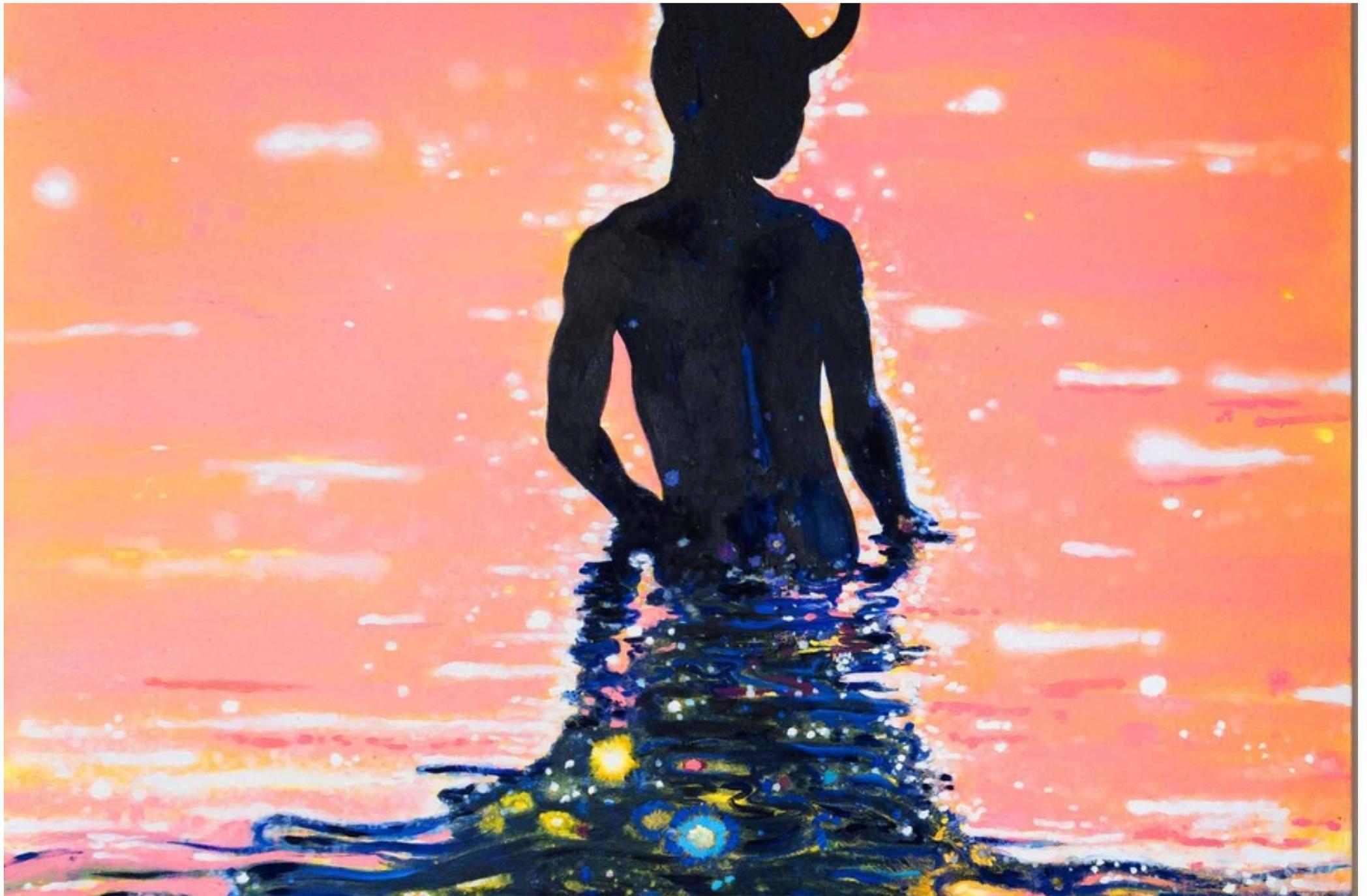
Toujours chez Jack Bell, Gonçalo Mabunda nous offre une pause sur ses canapés-sculptures dont les ornements et le travail du métal sont d'une exceptionnelle virtuosité. Le mobilier de cet artiste du Mozambique dépasse le simple objet utilitaire car il porte des messages forts sur les dérives d'une Afrique souvent empêtrée dans des conflits destructeurs.

L'AFRO-DESCENDANCE CUBAINE ENTRE DANS LA DANSE

On connaît Anne de Villepoix pour ses choix affirmés et une détermination à faire connaître des artistes au départ inconnus du grand public pour les élever au niveau de figures iconiques de l'art contemporain. Sa galerie parisienne regorge de trésors et autres découvertes qui vont certainement illuminer la prochaine saison. En attendant elle propose à 1.54 un artiste cubain inclassable dont les œuvres sont nimbées d'un mystère incandescent. Entre fauvisme, expressionnisme et ce qui relève de sa propre identité, Armando Mariño se révèle comme un artiste qui impose un style puissant et non dénué de dramaturgie. Il puise dans l'histoire, celle de son île natale mais également d'une Europe dans laquelle il a suivi une formation artistique. Dans chacune de ses toiles le choc culturel est explosif et se traduit par un travail où thèmes, formes et couleurs composent une identité qui lui est propre. C'est un opéra peuplé d'héroïnes, de personnages marqués, de divinités mythologiques. L'influence caribéenne, voire vaudou, est omniprésente avec ses rites, ses divinités, ses merveilles et ses mystères.

« Red man hair » résume à lui tout seul l'univers de cet artiste à la croisée de nombreuses références qu'il s'approprie avec intelligence et un savoir-faire intemporel. Il bouscule les époques, les styles, les écoles et tendances pour redonner au figuratif ses lettres de noblesse. Ce tableau est un concentré d'histoire de l'art.







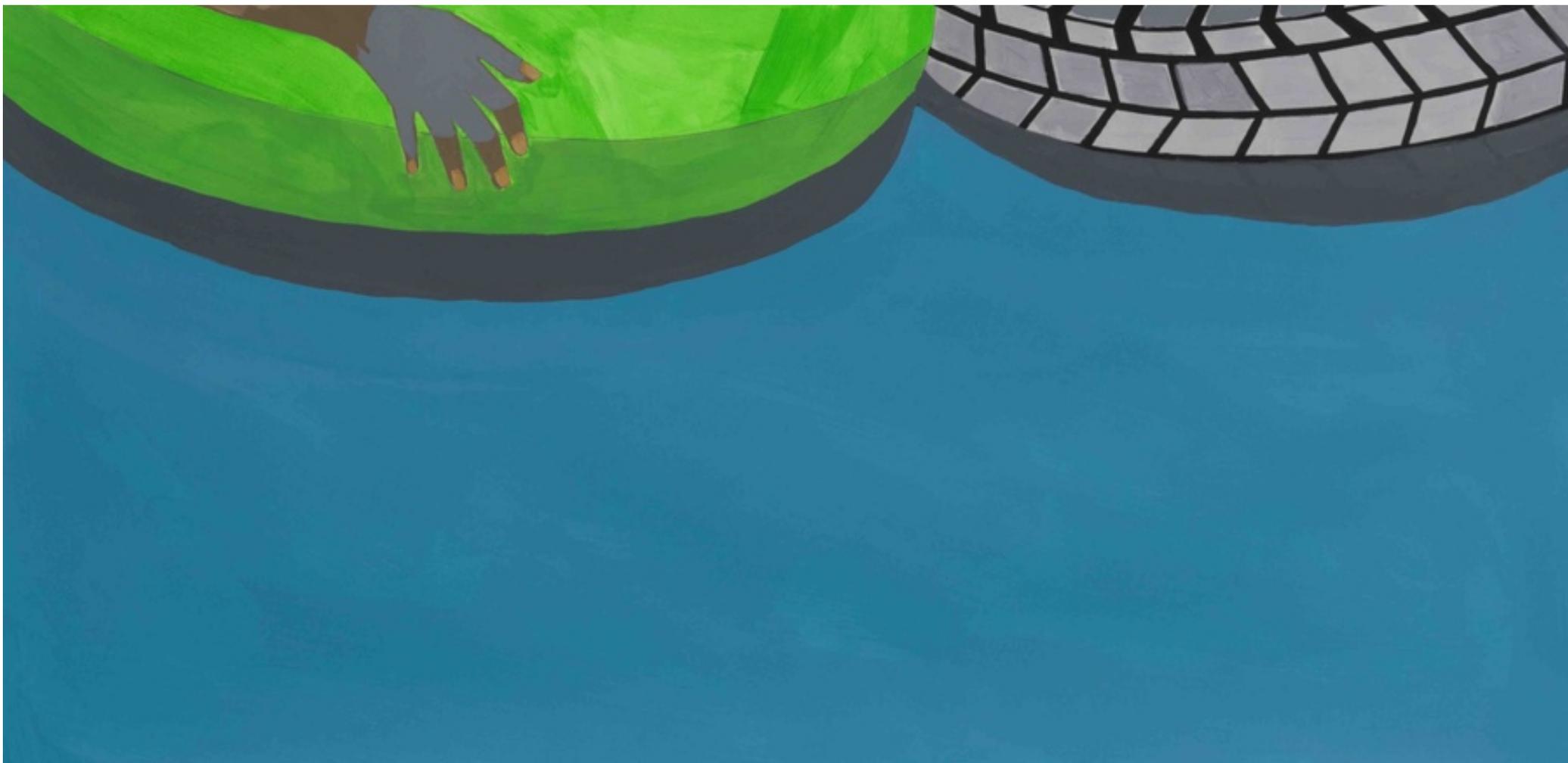
Armando Mariño - Demon in blue - 2020 - with courtesy Galerie Anne de Villepoix

Avec « Baco » et « Demon in blue » il explore l'univers vaudou, celui de créatures humaines cornées, de démons plus merveilleux qu'inquiétants que ne renieraient pas le cinéaste Guillermo del Toro. Dans cet entre-deux fantasmagorique sa maîtrise de la couleur et son sens de la composition rendent ses toiles incandescentes. On sent la brûlure des regards, l'appel à pénétrer des mondes inconnus. Voluptueuses, sensuelles, saturées, les toiles d'Armando Mariño distillent une magie qu'accentue la superposition de plusieurs couches de peinture à l'huile. Cela apporte plus de relief à une œuvre déjà dense. En proposant cet artiste cubain, Anne de Villepoix épouse la thèse que l'Afrique ne s'arrête pas aux frontières de son continent mais qu'elle irrigue les Amériques et même l'Europe.

Artistes de la Diaspora, des Antilles et Caraïbes, du métissage latino-américain forment un maillage se nourrissant des origines, de cultures hybrides qui ne demandent qu'à s'affirmer.

Derrick Adams qu'elle a largement contribué à faire connaître en France est l'exemple type de ces artistes afro-américains qui portent un regard à la fois visionnaire et distancié sur une société multiculturelle qui échappe à tous les poncifs ou préjugés habituels. Non tous les noirs n'habitent pas les ghettos. Sans nier les réalités sociales ces créateurs s'imposent comme des acteurs de la réussite. Ils ouvrent la voie à un art décomplexé, libéré des conventions et porté par des thématiques échappant à toute classification.





Derrick Adams, Untitled, 2017, From the series, Floaters, Mixed media on paper, 130 x 130 cm framed, Courtesy Galerie Anne de Villepoix, Paris

L'ASCENSION D'AFIKARIS

En présentant des œuvres de Raphaël Adjete Mayne à New-York, la jeune galerie en ligne Afikaris apporte à son tour du 'sang neuf' à cette manifestation annuelle. On mesure, une fois de plus, à quel point l'Afrique est en capacité d'innover, d'apporter à l'art contemporain autre chose que des images stéréotypées ou ancrées dans un exotisme déjà vu.









Raphael Adjete Mayne, Untitled, 2018, Collage mixed media, 60 X 90 cm, Courtesy Afikaris

L'artiste n'est pas pour autant un inconnu puisqu'il a déjà exposé maintes fois en Europe. Le risque est donc calculé. Ghanéen résidant depuis quelques années en Allemagne, Adjete Mayne puise ses sources d'inspiration en Afrique de l'Ouest par une utilisation de tissus dont il compose des patchworks sur lesquels il va poser ses personnages. Silhouettes noires et visages sans traits font de ces jeunes une population dont les aspirations semblent osciller entre passé et avenir, références culturelles et envies de changement. Les toiles et tissus asymétriques sur lesquels il peint ou appose ses collages sont ici facteurs de ce point déséquilibre entre le monde d'avant et un avenir encore incertain. Ce positionnement de l'artiste en tant que témoin ou même acteur des changements n'a rien d'offensif ou violent. Raphaël Adjete Mayne a ce don paisible d'apporter une critique sociale tranquille et positive. Avec Ousmane Niang on entre dans un autre monde moins ancré dans le réel, dans un étrange bestiaire où l'on ne sait plus très bien ce qui relève de l'humain ou de l'animal. Ces étrangetés nous sont pourtant familières puisque l'histoire de l'art nous révèle que de tous temps les artistes ont puisé dans un imaginaire commun où les mythologies ont inspiré leur travail. Chacun le traite avec son style et dans une thématique. Ici Ousmane Niang ramène ces mythes à la vie réelle en l'agrémentant de références anciennes. Il aborde autant des questions environnementales en traitant de la relation de l'homme avec la nature que celle du pouvoir politique autocratique.





Ousmane Niang, *Le monde cherche un futur*, 2019, Acrylic on canvas, 160 x 200 cm, Courtesy Afikaris

Ousmane Niang est sans aucun doute un des artistes les plus brillants, les plus inventifs de ces dernières années. Adeptes du pointillisme qu'il utilise avec une exceptionnelle maîtrise il a su imposer une écriture picturale aussi singulière que consciente.

La photographie ne saurait être absente de cette sélection. En présentant quelques clichés de Nyaba Léon Ouédraogo nous plongeons dans une Afrique qui nous renvoie au présent comme au passé, celle d'un temps immuable où les rituels du quotidien semblent se répéter depuis la nuit des temps. Seule une photo d'un homme sortant d'un coupé aux couleurs du drapeau américain semble en rupture avec le reste. Il y a là un clin d'œil mi- amusé, mi- critique à cette référence au nouveau monde.

On peut se permettre d'exprimer un petit regret au vu du catalogue Afikaris, celui de ne pas s'être d'emblée positionné comme un promoteur de la nouvelle génération d'artistes émergents au cours de cette foire. Où sont les Moustapha Baidi Oumarou, Ibrahim Ballo, Wiliam Bakaimo, Famakan Magassa, Marc Posso ? Ils font partie de ceux qui renouvellent actuellement le paysage artistique africain tant sur le plan esthétique que sur les sources d'inspiration.

LE SOLEIL AFRICAIN SE LEVE AUSSI À L'EST

Installée à Berlin mais ayant ouvert deux autres galeries dont une à Londres Kristin Hjellergjerde présente à 1.54 New-York deux artistes aux styles et imaginaires totalement différents mais dont les écarts de langage pictural montrent à quel point il peut y avoir des contrastes abrupts. Tout un monde sépare Gérard Chukwuma et Dawit Abebe. Nonobstant le fait que le premier est nigérian et le second éthiopien les écarts entre les deux créateurs sont évidents. Chukwuma travaille sur des supports assemblés verticaux pendant qu'Abebe dessine des personnages hors du commun. Le contraste pourrait nuire à la cohérence ou à la ligne artistique présentée par la galeriste. Il n'en est rien car de ces propositions diamétralement opposées elle fait preuve de curiosité et de pertinence dans ses choix. Le fondement du métier de galeriste n'est-il pas de privilégier l'esprit de recherche, la prise de risque au lieu de s'installer dans une situation de confort ? Gérard Chukwuma travaille à même le bois sur lesquels il peint et appose des matériaux recyclés pour composer des grands personnages. Ces silhouettes patchwork stylisées dont l'élégance et la délicatesse de la gestuelle constituent des chorégraphies picturales relèvent de l'exceptionnel. Ici le mot beauté prend toute sa signification. Son travail s'appuie sur l'utilisation de symboles traditionnels des cultures Uii et Nsibidi pour rappeler que l'uniformisation met en danger ce qui fait le terreau et la richesse culturelle d'un pays. Il porte également à travers son art des valeurs écologiques fondamentales sur un continent où tout semble sur le point de basculer dans un effroyable chaos : la nature comme les populations les plus vulnérables.





Gerald Chukwuma - Ikworkirikwo - the moonlight dance - 2020 - © Gerald Chukwuma

Dawit Abebe est un artiste étonnant et détonant tellement son univers est étrange. Si cette étrangeté n'est pas trop dans la forme (bien que... l'on pourrait en débattre), elle l'est dans le propos, le discours qu'elle sous-tend. Sa dernière série « Mutual identity » alterne des œuvres sur papier et d'autres formats présentés derrière des grilles quasi carcérales. Seules les premières sont ici présentes. Imaginez des géants tous droits sortis de l'univers de Jonathan Swift transposés au 21ème siècle. C'est à la fois iconoclaste dans le propos et la forme. Dawit Abebe se joue et se moque de l'ordre établi avec ces super héros qui sans armes ni panoplies hollywoodiennes s'emparent des « grands de ce monde » pour les porter vers un ailleurs inconnu. C'est puissant, à la hauteur de ces colosses, réjouissant et un rien provocateur. Cette liberté de ton mise sur le papier et servie par une technique mixte, opposant couleurs pâles du dessin à des sujets peints insuffle un vent nouveau et vivifiant. L'artiste nous avait déjà habitués à des partis-pris originaux n'hésitant pas à aborder et détourner la nudité masculine pour se moquer de ceux qui portent l'uniforme ou des tenues liées à des fonctions aussi suprêmes soient-elles.









Dawitt Abebe - Mutual Identity 34 - 2020 - with courtesy Kristin Hjellergjerde Gallery

On ne pourrait pas clore cette rétrospective certes incomplète sans dire quelques mots sur les photographies présentées par l'Espace d'Art Contemporain 14N 61W de Fort de France en Martinique. Il ne s'agit pas d'une présence symbolique mais l'aboutissement d'un projet afro-caribéen qui devrait inciter les promoteurs d'art à s'intéresser à l'art des DOM-TOM, à des créateurs qui souffrent d'isolement ou sont mal représentés sur le continent. Les photos d'Édouard Derné subliment un noir et blanc d'une grande luminosité, aux contrastes saisissants. Ils jouent sur une autre confrontation ; celle du monde actuel avec celle des symboles emblématiques, des rituels, des fantômes qui alimentent la culture antillaise. Au moment de boucler cet article on ne sait ce qu'il adviendra de l'édition londonienne de 1.54 à l'automne prochain. Les temps sont incertains et la pandémie redoutablement perverse. Pour le moment la foire AKAA semble maintenue mais sous quelles conditions ? Si ces manifestations ont le mérite de regrouper un nombre important d'œuvres et d'artistes sur les stands de leurs galeries. Le report de la saison africaine au premier semestre 2021 devrait inciter les organisatrices d'AKAA au même report en tenant compte des difficultés auxquelles ont été confrontées les galeries. Ces manifestations représentent un coût important pour les plus fragiles sans qu'il y ait une garantie de ventes. A l'heure où l'on devrait replacer les galeries sur le devant de la scène, notamment les plus affectées par cette crise, il serait temps de réfléchir sur l'organisation de ces foires. Le débat reste ouvert.

Floréal Duran





Nicolas Derné, Holy! Holy! Holy! Holy! Holy! Holy! Holy! Holy !, 2019, Lambda print B&W on Baryté NB paper, 40×60cm, Courtesy of 14N 61W - [creative renegades society.]

1.54 New-York

Site de 1.54 NEW-YORK

Contenus sponsorisés

A lire sur Libe.fr

Isabelle Saporta : «Le second tour des municipales se jouera sans moi» - Libération

Escroquerie souverainiste - Libération

Privés de parcs, les Parisiens s'agglutinent sur des espaces publics
restreints - Liberation
Brésil : enterrements à la chaîne dans le plus grand cimetière
d'Amérique Latine - Liberation
La Russie déguste, Poutine déconfine - Liberation

Article précédent

L'insociable sociabilité de l'art brut

© Libération